RnP PF PL Bois8 2

ÉLOGE HISTORIQUE

D'ALOYS SENEFELDER

INVENTEUR DE LA LITHOGRAPHIE;

PAR M. LE PROFESSEUR N. JOLY,

Président de l'Académie royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.

PRIX : 50 CENTIMES.

N. B. Cette Notice historique, et le Dessin original du général baron LEJEUNE qui s'y trouve annexé, se vendent au profit des petits-fils de Senefelder, en faveur desquels une souscription vient de s'ouvrir en Allemagne et en France.

Cette Brochure sera distribuée gratuitement aux personnes qui souscriront au Portrait d'Aloys Senefelder. (Prix : 5 fr.)

Rés P Jpl 30250-2

EXTRAIT

DE L'APPEL FAIT EN ALLEMAGNE

Par M. Adam, Peintre du Roi de Bavière, tuteur des enfants Senefelder.

Cette année est le cinquantième anniversaire de l'invention de la Lithographie par l'immortel Aloys Senefelder, et il est triste de penser que les petits-enfants de celui qui, par son importante découverte, a rendu tant de services aux Arts et à l'Industrie, soient réduits aujourd'hui à demander quelques miettes du pain que leur aïeul a procuré à un si grand nombre de chefs d'établissement, d'artistes et d'imprimeurs.

Aloys Senefelder, malgré ses éminentes qualités et son érudition profonde, était dénué, comme la plupart des hommes de génie, de tout esprit de commerce. Vivant au jour le jour, et ne cherchant qu'à perfectionner sa découverte, il n'eut guère le temps de songer à l'avenir. Avec son excessive bonté de cœur, son âme généreuse et sa confiance illimitée dans les hommes, Senefelder fut souvent victime de l'intrigue et de la ruse; et pendant que ceux qui avaient su lui surprendre les secrets de son art, s'enrichirent, lui-même était dans la misère, et finit sa vie laborieuse en ne laissant à son fils unique d'autre patrimoine que la célébrité de son nom.

En portant ainsi toute son activité sur l'art qui était son œuvre, Senefelder n'eut pas même le loisir de surveiller convenablement l'éducation de son fils unique, qui ne tarda pas à se ressentir de ce manque de direction après la mort du père. Jeune, sans appui et sans fortune, Henri ne put parvenir à se créer une position, quoique ses débuts comme dessinateur ne fussent pas restés sans succès.

Il fit ses premiers essais à Vienne et à Berlin, et se maria dans cette dernière ville. Plus tard il s'établit à Hambourg, où il perdit, lors de l'effroyable incendie, le peu qu'il s'était amassé.

Après ce malheur, il retourna à Munich, où le roi de Bavière,

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

désirant y voir prospérer un établissement lithographique sous le nom de Senefelder, lui fit don d'une somme de 6000 francs.

Mais cette nouvelle imprimerie fut à peine organisée lorsque Henri tomba malade, et le peu d'argent qui n'avait pas été absorbé par l'achat du matériel, s'engloutit dans le gouffre d'une maladie longue et douloureuse.

Enfin, Henri Senefelder mourut le 31 décembre 1845, laissant dans le dénûment une veuve avec trois enfants en bas âge, que des âmes charitables se sont empressées, il est vrai, d'aider dans leurs premiers besoins ; mais ces secours sont insuffisants ; et si je m'adresse à votre bienfaisance en faveur des descendants de Senefelder, c'est plutôt en vue de leur avenir en tâchant de les faire entrer dans une maison d'éducation, que pour leur procurer un secours momentané.

Extrait de l'appel fait par M. Simon fils, *de Strasbourg, à ses confrères MM. les Lithographes et Artistes français.*

..... Chaque somme *de* 5 *francs*, soit qu'elle provienne d'une seule personne ou de plusieurs personnes réunies, aura droit à une épreuve d'un beau *portrait de l'inventeur* de la Lithographie, dessiné d'après nature par le célèbre Hanfstaengl.

L'artiste avait d'abord songé à consacrer la somme résultant de la vente de ce portrait à l'érection d'un monument sur la tombe du grand homme ; mais le roi de Bavière l'ayant prévenu dans cette pieuse intention, en se chargeant lui-même des frais de la pierre tumulaire, le portrait resta inédit, et son auteur en destine aujourd'hui le produit au soulagement des trois orphelins dont je me suis fait l'interprète auprès de vous.

Les sommes qui me parviendront par vos soins seront immédiatement transmises au tuteur des enfants Senefelder, qui en disposera sous la surveillance du gouvernement Bavarois.

Les noms des personnes qui répondront à mon appel d'ici au 15 avril prochain, seront imprimés, et la liste, accompagnée de ma reddition de compte, en sera envoyée à chacune d'elles.

Extrait des Mémoires de l'Académie royale des Sciences de Toulouse.

ÉLOGE HISTORIQUE

D'ALOYS SENEFELDER, INVENTEUR DE LA LITHOGRAPHIE (1);

Par M. le Professeur N. JOLY,

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE.

(Lu dans la séance du 4 février 1847.)

« Les découvertes qui sont le fruit de l'application de l'esprit humain à un objet déterminé, et pour un but proposé d'avance..... ne sortent pas d'un seul jet de l'intelligence. Il faut les y manier et les y élaborer longtemps. On n'y arrive qu'à longs efforts, par une longue étude, par le perfectionnement des instruments et des machines, par les essais et les tâtonnements; et les plus beaux génies sont condamnés à apprendre le sens et la figure des lettres, à les assembler, à épeler les mots, pour lire enfin couramment dans le livre de la Nature, comme l'enfant dans son syllabaire. »

Discours prononcé par Mgr. Fayet, lors de l'inauguration du chemin de fer de Paris à Orléans.

MESSIEURS,

LORSQUE sous l'ogive élancée des cathédrales gothiques, nous entendons retentir cette grande voix de l'orgue qui semble résumer en elle tous les bruits de la Nature, cette voix tour à tour vague comme l'espérance, plaintive comme la douleur, terrible comme la tempête; notre âme livrée tout entière à l'émotion qui la pénètre, s'enivre des flots de la céleste har-

(1) En composant cette *Notice*, j'ai eu pour but non-seulement de faire connaître la vie et les travaux de Senefelder, mais encore d'exciter l'intérêt public en faveur des petits-enfants du célèbre inventeur de la Lithographie. J'ai vu avec bonheur tous ceux de mes honorables collègues qui étaient présents à la séance, répondre à l'appel que j'avais fait à leurs sympathies. Je sens le besoin de leur en témoigner publiquement toute ma reconnaissance.

N. J.

monie, et ne songe point à rechercher la cause de l'illusion qui la transporte dans un monde où elle se complaît comme dans sa seconde patrie. Mais quand les sons de l'orgue ont cessé de se faire entendre, si notre imagination veut remonter le cours des âges pour connaître l'inventeur de ce gigantesque instrument, elle éprouve le regret de ne point trouver son nom inscrit dans les fastes de l'Art. Qui sait pourtant si, en léguant à la postérité le chef-d'œuvre de son génie, cet homme extraordinaire, quel qu'il soit, n'avait pas compté sur la reconnaissance de ses frères, n'avait pas espéré d'arracher sa gloire à un injuste et douloureux oubli ?

Si du domaine des Beaux-Arts nous passons dans celui des Arts que l'on regarde comme plus immédiatement utiles à l'humanité, nous y voyons parfois régner la même incertitude, la même indifférence peut-être.

La boussole a complétement changé les relations sociales et politiques des peuples. L'histoire ne nous dit pas à qui nous devons cet instrument précieux qui guide le navigateur à travers les solitudes immenses de l'Océan. L'imprimerie a renouvelé la face du monde. Qui pourrait nous apprendre avec certitude quel en fut l'inventeur? La gravure a produit d'innombrables chefs-d'œuvre. Est-ce aux Allemands, est-ce aux Italiens qu'il faut attribuer l'honneur de cette grande découverte?

Plus heureuse que ses aînées, la Lithographie, cette sœur puînée de l'imprimerie, cette rivale de la gravure, qui chaque jour étale à nos yeux enchantés les merveilles qu'elle opère, la Lithographie peut nous montrer sans rougir ses titres de roture, et proclamer avec orgueil le nom de son modeste inventeur.

C'est la vie de cet homme si longtemps obscur, si longtemps en proie aux tourments de la misère, de cet homme qui n'a laissé à ses enfants que l'héritage de sa gloire, c'est la vie d'Aloys Senefelder que je vais essayer d'esquisser devant vous.

Nous recueillons aujourd'hui à pleines mains les bienfaits de son utile invention, et c'est à peine si nous jetons parfois vers lui un regard de bienveillance. C'est à peine si son nom s'échappe quelquefois de nos lèvres ingrates. Je crois donc acquitter

une dette de reconnaissance, en vous disant ce que fut ce génie si longtemps méconnu, en vous faisant connaître tout ce qu'il a souffert, en vous racontant tous les obstacles qu'il a eus à vaincre pour créer l'art nouveau que chacun de vous admire (1).

Heureux si cet hommage public, mais trop tardif peut-être, ne vous paraît pas indigne de celui à qui il est adressé; heureux surtout si je puis faire naître en vous les sentiments de compassion qui m'animent à l'aspect de la profonde misère où je vois plongés les petits-enfants du célèbre inventeur de la Lithographie.

SENEFELDER (Aloys) naquit à Prague en 1771. Son père, acteur au théâtre de Munich, redoutant sans doute pour le jeune Aloys un avenir aussi précaire, une position aussi peu honorée que celle qu'il occupait lui-même, résolut de ne rien négliger pour son éducation; et comme si la nature ne se jouait pas le plus souvent de nos projets en apparence les plus sages et les mieux raisonnés, il destina son enfant au barreau. Elevé d'abord au collége de Munich, où il obtint des succès, Aloys fut plus tard envoyé à Ingolstadt, pour y étudier l'art oratoire, et la science difficile sur laquelle les Cujas, les Puffendorf et les Zachariæ ont répandu tant d'éclat.

Mais quelle est la science dont les abords ne sont pas hérissés d'épines? Celle du droit, moins que toute autre peut-être, fait exception sous ce rapport, malgré l'importance des questions qu'elle embrasse, malgré la gravité des intérêts auxquels elle se rattache. Aussi l'ardente imagination, l'âme passionnée du jeune Senefelder ne pouvaient-elles trouver dans la loi et ses arides commentaires, un aliment suffisant, ou du moins convenable à leur activité. Dominé par le souvenir des impressions

---

(1) Je me hâte de dire que, pour composer cet Eloge, j'ai fait de nombreux emprunts à la vie de Senefelder, écrite par lui-même, et à l'intéressante notice biographique publiée par M. Engelmann, de Mulhouse, en tête de son grand ouvrage sur la Lithographie; enfin, à l'excellent article publié dans le journal *le Lithographe* (1842), par M. Jules Desportes, professeur de Lithographie à l'école royale des Sourds-muets de Paris.

qu'il a éprouvées plus d'une fois au théâtre; séduit par l'éclat de la scène, et peut-être aussi par les charmes dangereux des actrices, il abandonne ses livres et leur grimoire indéchiffrable. Il ne peut devenir ni orateur, ni jurisconsulte : il se fera comédien ; puis il sera poète, auteur dramatique et enfin lithographe.

Le voilà donc lancé dans cette aventureuse carrière du théâtre, où le vrai talent lui-même est soumis à tant d'exigences, jouet de tant de tyrannies, victime de tant de préjugés.

Aloys espérait y moissonner des roses, il n'y cueillit que des épines. La première pièce qu'il composa, intitulée : *les Connaisseurs de Demoiselles* (Die Mædchenkenner), fut représentée à Munich, et y reçut bon accueil. Ce premier succès stimula sa verve de poète, et c'est sous l'inspiration de l'espérance qui lui faisait envisager un avenir plus doux encore, qu'il écrivit *Mathilde d'Altenstein*, *le Frère d'Amérique*, *les Goths en Orient*, pièces assez médiocres, s'il faut en croire les juges contemporains. D'ailleurs, en Bavière comme en France, on finit par se lasser de tout, même de l'approbation. Non-seulement le directeur du théâtre de Munich refusa aux pièces d'Aloys les honneurs de la représentation : les imprimeurs de cette ville, qui s'étaient d'abord montrés disposés à seconder ses projets d'avenir littéraire, ne voulurent plus désormais lui prêter leur concours. Pour comble de malheurs, Aloys perdit son père, et se vit, à vingt ans, le protecteur obligé, le seul soutien de sa mère et de neuf enfants, dont il était l'aîné.

Qu'on se figure les angoisses du poète, lorsque, pour procurer à sa nombreuse famille le pain de chaque jour, il lui fallait, les larmes dans le cœur, et le rire sur les lèvres, se condamner à remplir le rôle d'histrion, en compagnie d'une troupe de comédiens nomades, dont l'insouciante gaîté offrait avec sa tristesse un si frappant et si amer contraste.

Deux ans se passèrent dans cette vie de privations et de tourments de toute espèce. Mais si la misère, hideux fantôme, ou plutôt effrayante réalité, se dressait incessamment devant le pauvre Aloys, la poésie, ange consolateur, venait parfois

sécher ses larmes, et faire rentrer dans son âme abattue le courage et l'espoir. Aux yeux désenchantés de l'acteur, le théâtre, on le conçoit, avait perdu toutes ses illusions; mais les rêves de la gloire qui étaient venus les remplacer, berçaient le poète de leurs doux mensonges, et lui montraient peut-être la perspective d'un brillant avenir. Sa résolution est arrêtée. Il sait que celui qui souffre de corps ou d'âme n'est souvent, hélas! qu'*un paria qui doit rester dans son désert*. S'il l'ignorait, l'indifférence qu'il voit régner partout autour de lui, la froideur qui l'accueille, les dédains dont on l'accable, lui auraient bientôt appris qu'il ne doit *s'attendre qu'à lui seul*, lui auraient bientôt rappelé que les malheureux n'ont pas d'amis. Je me trompe; un peu plus tard Senefelder en eut un (M. Gleissner), dont le dévouement pourrait être, aujourd'hui surtout, proposé comme un exemple bien digne de trouver des imitateurs.

Loin de se laisser abattre par la misère, Aloys luttera contre elle; sa pauvreté servira d'aiguillon à son génie, et de piédestal à sa gloire.

Comme le pâtre Giotto, qui devint plus tard l'élève chéri, l'émule heureux de Cimabué, et qui eut l'honneur d'être chanté par Dante Alighieri; comme le Corrège, dont les chefs-d'œuvre furent d'abord achetés par des moines, moyennant un sac de blé ou une charge de bois; comme Bernard de Palissy l'inventeur des *rustiques figulines;* comme tous les grands artistes enfin, Senefelder va nous montrer une fois de plus ce que peut le génie dans l'obscurité, lorsqu'il est secondé par la patience ou stimulé par la misère; lorsqu'il aspire à la renommée, « *cette* » *bulle d'air*, que, pour me servir de l'énergique et originale » expression d'un grand poète (1), l'homme va chercher jus- » que dans la bouche d'un canon. »

Animé par le vif désir de ne pas laisser ses œuvres littéraires ensevelies dans une obscurité qui lui serre le cœur, il les

(1) Shakespeare.

livrera lui-même au grand jour, il les imprimera de sa main. Mais il n'a pas même à sa disposition le nombre de caractères suffisant pour former une page ; il est trop pauvre pour acheter une presse. Qu'importe ? il commencera par inventer, sans qu'il s'en doute, la *stéréotypie*. Son esprit observateur, et Nécessité, *mère d'industrie*, feront bientôt le reste.

Le premier procédé auquel Aloys a recours, consiste à verser de la cire à cacheter dans une pâte molle, portant l'empreinte des mots qu'il y a tracés à l'aide de caractères mobiles d'imprimerie. Mais, convaincu du peu de solidité des planches obtenues par ce procédé, et de l'impossibilité d'en tirer des épreuves au moyen de la pression la plus légère, il se décide à graver sur le cuivre ces vers chéris qu'il ne peut même imprimer sur la cire. Jamais il n'a manié le burin ; il ne sait pas écrire à rebours, il est très-inhabile à mouler l'écriture ; il ignore la plupart des moyens mis en usage par les graveurs : qu'importe encore ? Sa patiente sagacité saura les deviner ; sa ferme volonté de réussir est un gage de succès.

Il se met donc à l'œuvre, et après avoir recouvert une planche de cuivre d'un enduit destiné à empêcher l'action de l'eau forte partout ailleurs que sur les caractères qu'il va tracer, il arme d'une plume d'acier sa main que l'espoir rend tremblante, et il écrit avec une visible émotion les premiers mots qui doivent confirmer ses espérances, ou les détruire à tout jamais. La planche une fois remplie, il la porte chez un imprimeur en taille douce, et le prie d'en tirer une épreuve. Qui pourrait peindre sa joie à l'aspect de ces caractères encore si imparfaits, mais pourtant si pleins d'avenir ! Mais aussi, avec quelle peine il se résout à les faire disparaître pour se livrer à un nouvel essai ! Avec quel effroi il voit diminuer l'épaisseur de l'unique planche qu'il possède, et que bientôt il ne pourra pas remplacer !

En effaçant les caractères gravés sur le cuivre, Aloys se servait d'une pierre trop grossière pour qu'il pût redonner au métal le poli convenable. Frappé de cet inconvénient, il se souvient d'avoir vu dans son enfance, sur les bords de l'Isar, des

pierres qui, du moins il l'espère, rempliront mieux son but. « Il y court, la Providence l'y appelait » (1).

Une idée en amène presque toujours une autre à sa suite. A l'aspect de ces pierres, qui n'ont servi jusqu'alors qu'à daller les appartements, Senefelder conçoit le projet de les employer à ses exercices d'écriture. Or, il nous l'a déjà prouvé ; concevoir, et mettre à exécution, sont pour lui même chose.

Le voilà donc occupé à équarrir ses pierres de *Kelheim* (2) ; il les taille, il les polit avec ardeur; enfin il y grave à l'eau forte. Maintenant il ne craint plus de voir diminuer sa planche de cuivre, ni d'épuiser sa provision d'acide : quelques gouttes du précieux liquide suffisent pour creuser profondément les traits, et la pierre est assez épaisse pour servir plusieurs fois, et résister à la pression sans se briser. Il ne s'agit plus que de la charger d'une encre convenable. Une composition formée de cire, de savon et de noir de fumée résoudra ce problème ; et, grâce à elle, Senefelder pourra juger du résultat de ses essais.

Jusqu'à présent Aloys s'est à peu près traîné dans le sentier battu. Sa marche a même été plus lente et moins assurée qu'elle n'aurait dû l'être, s'il eût possédé des connaissances glyptiques ou chimiques un peu plus étendues. Longtemps avant lui on avait gravé sur cuivre : depuis longtemps même la gravure creuse sur pierre avait été mise en usage. Mais, quoi qu'en aient dit les Zoïles jaloux de sa gloire, il est le premier qui ait conçu et réalisé l'idée de faire servir la pierre à la gravure en relief, idée ingénieuse et féconde, base première de la Lithographie, source de tous les perfectionnements qu'elle a subis depuis.

Un demi-siècle à peine nous sépare de l'époque où l'impression chimique (*Chemische Drückerei*, c'est le nom que l'on donna d'abord à la Lithographie), fit pour la première fois son

---

(1) Paroles de M. Jules Desportes.

(2) Ces pierres, connues dans le pays sous le nom de pierres de *Kelheim* (Kelheimer Steinplatten), pierres de *Solenhofen*, sont exportées, dit-on, jusques en Orient, où on les emploie à paver les mosquées et un grand nombre de maisons.

apparition dans le monde. Il n'y a pas plus de trente ans qu'elle s'est naturalisée sur le sol français, d'où elle s'était vue brutalement repoussée à sa naissance; il n'y a pas vingt ans qu'elle s'est introduite en Chine et aux Etats-Unis d'Amérique; et voilà que son origine se montre déjà enveloppée de mystères; voilà que les fables les plus ridicules ont trouvé du crédit dans le pays même où s'est opérée cette grande découverte : tant l'amour du merveilleux est naturel à l'homme; tant il est vrai qu'il préférera toujours la fiction à la réalité !

Un soir du quinzième siècle, dit un auteur anonyme, le docteur Faust suivait la route de Weimar. Il y avait un voyageur à cheval qui marchait devant lui. Les fers du cheval que montait ce voyageur formaient sur la terre humide, molle et compacte, des empreintes pures et régulières.

Le docteur Faust vit cela : le lendemain l'Imprimerie était inventée.

Un soir du dix-neuvième siècle, Aloys Senefelder, choriste au théâtre de Munich, rentra dans sa pauvre petite mansarde. Il tenait à sa main trois choses : 1.° une belle pierre à rasoirs, toute neuve; 2.° un bon pour aller toucher ses appointements; 3.° une estampille chargée d'encre d'imprimerie : car, pour se rendre agréable à son directeur, c'était lui qui faisait aux contre-marques ce petit signe qu'on varie à chaque représentation.

La chambre d'Aloys était assez mal close. A peine avait-il mis sur la cheminée le bon de ses appointements, que le papier s'envola et tomba dans une cuvette pleine d'eau; le choriste ramassa le précieux chiffon, l'essuya, le replaça sur la cheminée, et posa par-dessus la pierre à rasoirs, afin que le vent ne vînt plus l'enlever.

Or l'estampille, chargée d'encre d'imprimerie, avait touché par hasard la pierre à rasoirs. L'empreinte laissée sur la pierre par ce contact, se trouva reproduite le lendemain, avec une admirable précision, sur le papier humide.

Aloys Senefelder vit cela : la Lithographie était inventée (1).

---

(1) *Musée des familles*, 1834.

Pour réfuter pleinement cette jolie historiette, il suffira sans doute de vous dire premièrement, que dans les salons de Munich et, à plus forte raison, dans les mansardes, on ne trouve que des poêles et non des cheminées : secondement, que la pierre à rasoirs, d'une composition chimique très-différente de la pierre à lithographier, ne peut reproduire aucune empreinte.

Une autre version bien plus dramatique a fait, et fait peut-être encore en ce moment les délices de quelques bons Bavarois peu soucieux de la vérité.

« Un soir, dit M. Engelmann, à qui nous empruntons cette seconde anecdote, un soir, sur les bords solitaires de l'Isar, non loin des portes de Munich, un jeune homme à la figure hâve et au teint livide, aux gestes rares et saccadés, s'était arrêté morne et rêveur, méditant un fatal projet. Qu'était pour lui la vie dans ce monde de misères et de larmes ? Sans cesse poursuivi par un destin inexorable, il ne faisait qu'augmenter par sa présence l'insupportable pauvreté de sa famille, après avoir vainement fait les plus grands efforts pour la soulager. N'était-ce pas pour lui une nécessité fatale de délivrer les siens d'une bouche inutile, et de se dérober en même temps au déchirant spectacle de leurs douleurs ?

» Cependant Aloys, car le lecteur l'a reconnu, ne peut renoncer à la vie sans regret, dans cet âge où elle est si pleine de sève, et qu'abandonne si rarement toute espérance. Ira-t-il broyer sans pitié le cœur de ses frères et de sa mère, de son excellente mère surtout, dont ce nouveau chagrin peut briser l'existence, seule ressource de ses autres enfants ? Qui pourrait dire quels combats se livrent, dans le cœur de ce malheureux jeune homme, les passions tumulteuses et opposées qui l'assiégent tour à tour ?

» La Providence devait une compensation à tant de souffrances accumulées sur une seule tête, et elle attendait, pour l'accorder, le moment le plus solennel de ce drame terrible. Cette horrible lutte intérieure entre le désespoir de sa position et la douce affection qu'il éprouve pour sa famille, semble toucher à sa fin, et va se terminer par une affreuse catastrophe. Senefelder

s'avance déjà d'un pas assuré vers la rivière, lorsque à ses pieds, sur la grève, une pierre plate, unie, d'un beau grain, vient s'offrir à ses regards. A cette vue, une inspiration soudaine illumine son âme. Son génie aperçoit tout à coup une source certaine de fortune et de gloire dans ce misérable objet, qu'il n'aurait pas daigné ramasser la veille. Aujourd'hui il s'empare de ce précieux trésor avec la fiévreuse avidité d'un avare ; il court au misérable domicile de sa famille, se précipite tout ému dans les bras de sa mère étonnée, en s'écriant : Dieu soit loué ! nos malheurs ont enfin un terme ! Et alors il met sous les yeux surpris de sa famille, la pierre sur laquelle sont fondées tant d'espérances : il explique aux siens, qui le croient fou, comment il a conçu la possibilité de la substituer aux planches coûteuses qui servent à graver la musique. Aussitôt il se met à l'ouvrage avec cette persévérance et ce courage sans lesquels il n'y a pas d'homme de génie : quelques jours après, l'imprimerie et la gravure avaient trouvé une rivale (1). »

Fort heureusement pour l'histoire de la Lithographie qu'Aloys a pris le soin de nous transmettre lui-même le récit de sa découverte.

« Je venais, dit-il, de dégrossir une planche de pierre pour y passer ensuite le mastic et continuer mes essais d'écriture à rebours, lorsque ma mère vint me dire de lui écrire le mémoire du linge qu'elle allait faire laver ; la blanchisseuse attendait impatiemment, tandis que nous cherchions inutilement un morceau de papier blanc. Le hasard voulut que ma provision se trouvât épuisée par mes épreuves, et mon encre ordinaire desséchée. Comme il n'y avait alors personne à la maison qui pût aller quérir ce qui nous était nécessaire ; je pris mon parti, et j'écrivis le mémoire sur la pierre que je venais de débrutir, en me servant à cet effet de mon encre composée de cire, de savon et de noir de fumée, dans l'intention de le copier lorsqu'on m'aurait apporté du papier. Quand je voulus essuyer ce que je venais d'écrire, il me vint tout d'un coup l'idée de voir ce que

(1) Engelmann, *Traité théorique et pratique de la Lithographie*, p. 4.

deviendraient les lettres que j'avais tracées avec mon encre à la cire, en enduisant la planche d'eau forte, et aussi d'essayer si je ne pourrais pas les noircir comme l'on noircit les caractères de l'imprimerie ou de la taille de bois, pour ensuite les imprimer. Les essais que j'avais déjà faits pour graver à l'eau forte, m'avaient fait connaître l'action de ce mordant relativement à la profondeur et à l'épaisseur des traits, ce qui me fit présumer que je ne pourrais pas donner beaucoup de relief à ces lettres. Cependant, comme j'avais écrit assez gros pour que l'eau forte ne rongeât pas à l'instant les caractères, je me mis vite à l'essai ; je mêlai une partie d'eau forte avec dix parties d'eau, et je versai ce mélange sur la planche écrite ; il y resta cinq minutes à la hauteur de deux pouces ; j'avais eu la précaution d'entourer la planche de cire, comme le font les graveurs en taille douce, afin qu'il ne se repandît point. J'examinai alors l'effet opéré par l'eau forte, et je trouvai que les lettres avaient acquis un relief à peu près d'un quart de ligne, de manière qu'elles avaient l'épaisseur d'une carte. Quelques traits qui sans doute avaient été écrits trop fins, ou qui n'avaient pas pris assez d'encre, étaient endommagés en plusieurs endroits. Les autres n'avaient perdu qu'une partie imperceptible, et presque nulle, de leur largeur, en comparaison de leur relief, ce qui me donna l'espérance fondée, qu'une écriture bien tracée, et surtout en caractères moulés comme ceux de l'imprimerie, dans lesquels il n'y a que peu de traits délicats, pourrait avoir encore plus de relief. Je m'occupai ensuite des moyens d'encrer ma planche. Je pris pour cela une balle remplie de crin et recouverte de cuir très-fin ; je la frottai fortement avec une couleur faite de vernis d'huile de lin bien épais et de noir de fumée ; je passai cette balle sur les caractères écrits ; ils prirent fort bien la couleur ; mais tous les intervalles de plus d'une demi-ligne en avaient pris aussi : je compris à l'instant que la trop grande flexibilité de la balle en était la cause. Je lavai la planche avec de l'eau de savon, je tendis davantage le cuir de la balle, j'y mis moins de couleur, et les saletés qui étaient restées disparurent jusque dans les intervalles qui

avaient plus de deux lignes : je vis clairement alors que, pour atteindre mon but, il me fallait un tampon d'une matière plus solide pour mettre la couleur : j'en fis l'essai à l'instant avec un petit morceau de glace cassée. L'épreuve réussit assez bien, ainsi qu'avec des planches élastiques de métal ; mais enfin, au moyen d'une petite plaque de bois, qui avait servi de couvercle à une boîte fort unie, que je recouvris de drap très-fin de l'épaisseur d'un pouce, j'eus un tampon si parfait pour encrer mes traits, qu'il ne me resta plus rien à désirer. »

Désormais plus d'obstacles pour livrer à la publicité, à l'admiration de ses contemporains, ces pensers poétiques qui se pressent dans son esprit, impatients d'éclore et de se produire au grand jour. Mais vous le savez tous, Aloys est pauvre ; pour réaliser son œuvre, il ne peut même, comme B. de Palissy, vendre son lit, ses meubles, les *tailles* et les *estapes de son jardin*. Son modeste ameublement ne lui appartient pas, il ne possède rien. Que dis-je ! Il est maître de sa liberté ; il n'hésite pas d'en faire le sacrifice. Les deux cents florins qu'il va recevoir en échange pour remplacer à l'armée un soldat désigné par le sort, lui serviront à acheter le matériel indispensable pour l'établissement d'une imprimerie des plus modestes. Vain espoir ! Aloys est né en Bohème, et la Bavière ne reçoit sous ses drapeaux que les enfants qu'elle a vus naître.

Privé de l'affreuse ressource que lui avait indiquée son désespoir, ou plutôt le désir de posséder le peu d'or nécessaire à l'accomplissement du projet qu'il caresse, Aloys s'adresse à un M. Gleissner, musicien de la cour, et lui propose d'imprimer ses œuvres musicales. La proposition est acceptée, M. Gleissner consent même à faire au pauvre artiste quelques faibles avances, et il le met ainsi en état d'établir une imprimerie lithographique dans la ville de Munich. Bientôt après, les œuvres du généreux musicien sortent des presses inventées par Senefelder lui-même. Un exemplaire de l'ouvrage est offert à l'Electeur de Bavière, qui, en retour de cet hommage, envoie cent florins au nouvel imprimeur.

Le bruit de ce premier succès ne tarde pas à se répandre : la

réputation de l'artiste grandit avec sa prospérité ; mais un rival jaloux lui conteste ses droits à la priorité. Plein de confiance dans la bonté de sa cause et dans la justice de ses contemporains, l'artiste dédaigne de répondre. « Je laisse parler les faits », dit-il avec une noble simplicité, et son antagoniste est obligé de s'avouer vaincu. Bien plus, M. Steiner, ami de ce dernier, et directeur de l'instruction publique, se déclare ouvertement en faveur de l'artiste, et pour mieux lui marquer son estime, il le charge d'imprimer un recueil de cantiques destinés aux écoles (1).

Les résultats surpassèrent l'attente du directeur. Ce qui frappa surtout son attention, ce fut une petite vignette placée en tête de l'un des cantiques, et qui, bien qu'assez mal exécutée, prouvait irrésistiblement que l'impression chimique pourrait reproduire avec un égal avantage et la musique et le dessin. Plein de cette idée et partageant avec Gœthe et tous les bons esprits, la conviction que l'âme se ressent de la vue des statues et des tableaux des grands maîtres (2). M. Steiner conseille à l'artiste de s'adjoindre quelques dessinateurs habiles, et il le charge de substituer aux grotesques images des livres destinés à l'instruction du peuple des dessins plus corrects et d'un goût plus sévère.

Peu de temps après, obligé d'imprimer un livre de prières en caractères italiques, et fort peu exercé à ce genre d'écriture, Senefelder parvient, après des milliers d'essais, à fabriquer l'encre et le papier autographiques. Une fois possesseur de ce double secret, au lieu d'écrire lui-même sur la pierre, il charge une main plus exercée que la sienne de former sur ce nouveau papier, et avec son encre nouvelle, les caractères italiques qu'il s'agissait de reproduire ; puis, par un procédé tout à la fois des

---

(1) Le texte fut imprimé avec une presse ordinaire : les notes de musique le furent à l'aide d'une presse lithographique.

(2) J'en deviendrais meilleur, disait Gœthe, si j'avais constamment sous les yeux la tête du Jupiter Olympien que les anciens ont tant admirée.

M.me de Staël, *de l'Allemagne*, p. 408, édit. Charpentier.

plus simples et des plus ingénieux, il fixe à la pierre l'écriture tracée sur le papier, et parvient ainsi à obtenir un nombre illimité d'épreuves originales : l'Autographie est inventée.

Plus que jamais Senefelder est maintenant sur la voie des découvertes : il ne s'arrêtera pas avant d'avoir porté son art à un tel point de perfection, que les artistes qui viendront après lui auront à peine quelques procédés nouveaux à ajouter à ses enseignements.

« Je remarquai, dit-il, qu'un papier, écrit avec de l'encre lithographique qui avait bien séché, trempé dans de l'eau où il y avait quelques gouttes d'une huile quelconque, prenait cette huile sur toutes les parties écrites, et que le reste du papier, surtout lorsqu'il avait été trempé dans de l'eau gommée ou dans de la colle d'amidon très-déliée, ne prenait pas l'huile ; cela me fit penser à essayer quel résultat me donnerait un papier imprimé avec l'encre noire ordinaire de l'imprimerie ; j'en pris une feuille que j'arrachai d'un vieux livre imprimé ; je la passai à une dissolution de gomme très-claire, ensuite je la mis sur la pierre ; et prenant une éponge trempée dans une couleur huileuse et claire, je la passai partout sur le papier.

» Les caractères imprimés prirent bien la couleur, et le papier resta blanc ; alors j'y appliquai un autre papier blanc, je les mis tous deux sous la presse, et tirai une très-belle copie de la feuille imprimée, quoique à contre-sens....

« On pourrait, en employant cette méthode, réimprimer de vieux livres, sans beaucoup de frais, et faire même des éditions de livres nouveaux. »

Voilà donc les transports des vieilles impressions parfaitement connus de Senefelder ; mais, par une singulière préoccupation d'esprit, il ne songe point à les appliquer sur la pierre. Cependant de déductions en déductions et d'essais en essais, il parvient à découvrir la manière de dessiner avec le crayon gras, à graver en creux sans l'aide de l'eau forte (*gravure à la pointe*), et même à exécuter les premiers essais de la *Chromolithographie*, dont M. Engelmann a eu tort, ce me semble, de se dire l'inventeur.

Parvenu à ce point de perfection, Senefelder peut jeter sur son œuvre un regard empreint d'un légitime orgueil. Le hasard n'a rien fait pour sa gloire : car le hasard n'est qu'un mot vide de sens, inventé pour voiler notre impuissance à découvrir l'enchaînement secret des effets et des causes : l'artiste ne s'est inspiré que de son génie et de sa pauvreté.

Doué d'une âme expansive, confiant jusqu'à l'abandon, jusqu'à l'oubli le plus complet de ses intérêts matériels, il a révélé ses procédés à des élèves ingrats, qui les ont exploités au détriment de leur maître. Il est temps que celui-ci songe à garantir ses droits contre les audacieuses prétentions de la concurrence ; il est temps qu'il songe à assurer son avenir et celui de la nombreuse famille dont il est toujours le soutien. Aussi le voyons-nous, dès l'année 1799, associer à ses travaux deux de ses frères (Thiébaud et George) et solliciter du roi Maximilien-Joseph, le privilége exclusif de l'impression lithographique. Un brevet de 15 ans venait d'être accordé à l'ouvrier-poète, lorsque l'un des principaux éditeurs de musique de la Bavière offrit à Aloys une somme de 2000 florins, s'il consentait à lui enseigner ses procédés et à se rendre à Offenbach pour y fonder une imprimerie lithographique. Ces propositions furent acceptées avec joie, et trois mois après, le nouvel établissement était en pleine prospérité.

Enchanté de ces résultats, M. André voulut récompenser Senefelder, et il lui proposa de s'associer à lui dans une vaste entreprise qu'il méditait. Cette entreprise avait pour but de répandre simultanément l'impression chimique dans les villes capitales de la Prusse, de l'Autriche, de l'Angleterre et de la France. Aloys se laisse entraîner par les offres séduisantes de M. André, et après avoir abandonné son propre établissement à ses frères Georges et Thiébaud, il se rend à Londres, où l'attendait un frère de son nouvel associé. Là il prend un brevet pour le procédé de gravure à la pointe dont il était l'inventeur : mais bientôt après, peu satisfait de sa vie de Londres et de ses relations avec M. Philippe André, il quitte l'Angleterre, sans avoir mis à exécution le projet dont il était chargé.

C'est à peu près vers la même époque (1800) que M. Frédéric André, autre frère de M. André d'Offenbach, tenta d'introduire à Paris l'art qu'on y appela d'abord la *Nouvelle Méthode d'imprimer et de graver* (1).

Mais obligé de lutter sans cesse contre les difficultés d'un art encore dans l'enfance, mal secondé par des ouvriers inhabiles, peu encouragé d'ailleurs par le chef de la nation qu'il voulait doter du bienfait de la Lithographie, M. André engagea Senefelder à retourner à Offenbach; puis il ferma ses ateliers, après avoir dépensé sans résultat près de quarante mille francs. Une partie de ses pierres fut cédée à M. Duplat, l'autre à M. le comte de Lasteyrie. Ce précieux dépôt, placé en de semblables mains, devait plus tard porter ses fruits.

Depuis cette époque jusqu'à l'année 1806, l'art lithographique en France tomba dans un oubli complet. Mais au moment même où cet art trouvait à Paris si peu de sympathie, l'un de nos concitoyens l'étudiait avec intérêt dans les ateliers de Senefelder.

Profitant du loisir que lui laissait la victoire, le général baron Lejeune, alors aide de camp du Maréchal Berthier, dessinait, avec la verve et le talent qui le distinguent, un *Cosaque à cheval*, que, grâce au don généreux que nous en fait l'auteur, nous pouvons livrer aujourd'hui même à votre admiration.

A ce dessin, qui révèle à un si haut degré la facilité du trait et le sentiment exquis de la nature, se rattache une anecdote que nous tenons de la bouche du général lui-même, et qu'il nous semble utile de consigner ici.

En l'année 1806, nos troupes, victorieuses à Austerlitz, occupaient momentanément la Bavière. « A mon passage à Munich, dit le général Lejeune, dont je vais rapporter textuellement les paroles, j'allai saluer Maximilien-Joseph, qui prit la peine de me montrer lui-même sa belle galerie de peinture. Me voyant

(1) C'est ainsi que la Lithographie est désignée dans le brevet qui fut accordé à M. André d'Offenbach, après bien des lenteurs, et, s'il faut en croire MM. J. Desportes et Engelmann, après bien des répugnances de la part du gouvernement français.

Munich 1806.

L. Lejeune del

un Cosaque

Dessin original du Général Baron Lejeune

Restauré par Mr N. Joly.

enthousiaste de tous les chefs-d'œuvre qui la composent, je ne veux pas vous laisser partir, me dit le roi, sans vous faire admirer une invention vraiment admirable pour les dessinateurs; et il chargea son aide de camp, M. le comte de Poggi, de me conduire chez les frères Senefelder. Ceux-ci me montrèrent leurs ateliers, et m'expliquèrent leurs procédés, qui me parurent si extraordinaires, que je ne pus me défendre de leur témoigner à cet égard une espèce d'incrédulité. Alors, apprenant par M. le comte de Poggi que je savais dessiner, ils me prièrent instamment de prendre quelques crayons et une pierre lithographique, et de tracer sur cette pierre un croquis. Je me rendis très-volontiers au vœu qu'ils m'exprimaient, et quoique tout prêt à partir pour Paris, je fis dételer les chevaux de ma voiture, je me mis à dessiner, et au bout d'une demi-heure, j'envoyai mon *Cosaque* aux frères Senefelder (1). Sur ces entrefaites, le maître d'hôtel chez qui j'étais descendu me servit à dîner : à peine avais-je fini de prendre mon repas, qu'un ouvrier vint en courant m'apporter cent épreuves de ma lithographie (2).

» Arrivé à Paris, je présentai mon *Cosaque* à l'Empereur, et je lui fis entrevoir une partie des avantages que pourrait amener avec elle l'introduction en France de l'art nouveau qui avait excité à un si haut degré ma surprise et mon admiration. Bonaparte me recommanda de l'étudier, de le développer, et de faire tous mes efforts pour en doter le pays sur lequel la gloire de nos armes répandait alors tant d'éclat. Je parlai de ce projet à Carle Vernet, à David, qui partagèrent mon enthousiasme. M. Denon, directeur des musées impériaux, fut le seul

---

(1) La pierre que nous faisons passer en ce moment sous les yeux de l'Académie est la même qui, en 1806, a servi au baron Lejeune à dessiner le *Cosaque à cheval* qu'on y voit encore. Elle nous a servi à nous-même pour le tirage de l'exemplaire *original* qui accompagne cette *Notice*. Nous regrettons de n'avoir pu, malgré tous nos efforts, faire disparaître entièrement les dégradations que le temps a fait subir à ce remarquable dessin.

(2) Nous devons à l'aimable obligeance de M. le baron Lejeune une de ces épreuves, aujourd'hui devenues très-rares.

qui, à cette époque, se montra presque hostile à la Lithographie. Je songeais néanmoins à donner un commencement d'exécution à l'idée que j'avais communiquée à l'Empereur, lorsqu'un ordre de Sa Majesté m'envoya en Espagne, en qualité d'officier du génie. Je fus donc forcé malgré moi de renoncer à mon projet; mais, à mon retour en France (1811), je m'en consolai facilement, quand je vis Denon, autrefois si peu favorable à la Lithographie, vanter alors les résultats de cet art admirable, et que je trouvai dans son atelier les dames les plus aimables de l'époque, entre autres la comtesse Mollien, exerçant leur talent à dessiner sur la pierre de fort gracieux croquis. »

De cette anecdote encore inédite et qui m'a paru digne d'être conservée dans l'intérêt de l'art, il résulte que M. le baron Lejeune est le premier artiste français qui ait manié un crayon lithographique, et exécuté un dessin sur les lieux mêmes où l'art a pris naissance. Ce coup d'essai, on le voit, a réellement été un coup de maître, et nous ne faisons que rendre hommage à la vérité et au beau talent de notre digne concitoyen, en répétant après M. le professeur Jules Desportes, que le *Cosaque à cheval* est un dessin plein de verve et d'originalité.

Si nous écrivions l'histoire de l'art, et non celle de l'inventeur, nous nous ferions un devoir et un plaisir de citer les noms de tous ceux dont les généreux efforts ont plus ou moins contribué à l'introduction de la Lithographie en France. Nous n'oublierions pas surtout de mentionner, d'une manière toute spéciale, M. le colonel Lomet, qui, en même temps que le général Lejeune (1806), et dans le même pays, cherchait à se rendre familiers les procédés de Senefelder, et qui, à son retour à Paris (1808), communiqua le fruit de ses études et de ses observations à tous ceux qui voulurent connaître la nouvelle invention. Malheureusement le nombre en fut très-restreint : le conservateur des arts et métiers lui-même ne partagea point l'enthousiasme si bien fondé du colonel, et ne fit aucun usage de la pierre et des crayons que cet officier distingué avait remis entre ses mains.

Affligé de tant d'indifférence, Lomet était sur le point d'ou-

vrir, à ses risques et périls, un atelier lithographique, lorsque les événements politiques l'appelèrent en Espagne : mais, avant de partir, il eut soin de déposer sa pierre au Muséum de minéralogie, seul sanctuaire qu'il crut alors digne de la recevoir, et où l'on peut encore la voir aujourd'hui.

Un artiste non moins habile que le colonel Lomet, M. Guyot des Mares, exécuta vers la même époque des dessins à la plume et au crayon, dont M. Gillet Laumont, professeur à l'école des Mines, a fait un éloge bien mérité. (Voy. Annales des Arts et Manufactures, tom. XXX, p. 272.)

Un an après (1809), chargé par l'Empereur de se rendre en Allemagne pour y étudier l'état des arts et des manufactures, M. Marcel de Serres fixa particulièrement son attention sur la Lithographie. En 1810, il envoyait au Ministre de l'intérieur des échantillons de toiles imprimées à Munich par les procédés Senefelder. En même temps, il faisait parvenir à Berthollet, des pierres, des crayons, des épreuves, et recommandait avec chaleur la nouvelle invention à la Société d'encouragement. Enfin, en 1811, il adressait à la Société des Sciences et Belles-Lettres de Montpellier une *Notice* très-intéressante sur *la manière d'imprimer* désignée en Allemagne sous le nom *d'imprimerie chimique* (Chemische Drückerei), et, tout en indiquant les procédés alors connus, il signalait les principaux avantages de la Lithographie, qu'il regardait comme destinée à devenir un jour l'émule de la gravure. L'avenir a complétement justifié les prévisions du savant professeur.

A l'époque où Marcel de Serres étudiait à Munich l'art précieux de Senefelder, M. Mannlich sollicitait vainement auprès du gouvernement français l'autorisation d'établir à Paris une imprimerie lithographique.

De 1812 à 1814, le comte de Lasteyrie fait dans le même but d'inutiles tentatives. Les désastres de nos armées opposent alors des obstacles insurmontables à l'exécution de ses nobles projets. Enfin, en 1815, il ouvre à Paris l'atelier lithographique où se sont formés nos premiers ouvriers, d'où sont sortis les premiers dessins au crayon d'origine nationale. Au comte

de Lasteyrie appartient donc l'honneur d'avoir le premier naturalisé en France un art qui jusqu'alors y avait reçu si peu d'accueil : mais il y aurait plus que de l'injustice, il y aurait de l'ingratitude à passer sous silence le nom et les efforts de M. Engelmann, qui, en octobre 1815, adressait à la Société d'encouragement, des produits vraiment remarquables, obtenus dans l'établissement qu'il venait de créer à Mulhouse. L'art doit d'ailleurs à M. Engelmann un excellent traité pratique et des perfectionnements non moins précieux que ceux dont il est redevable à M. le comte de Lasteyrie, et par conséquent, toute question de priorité mise à part, ces deux hommes si éminemment utiles, ont des droits égaux à la reconnaissance de la postérité. Mais revenons à Senefelder, que nous avons laissé à Offenbach.

Grâce à la prospérité toujours croissante de l'établissement qu'il y avait fondé, la fortune commençait à sourire à l'artiste-poète. Ami plein de chaleur et de reconnaissance, il n'avait point oublié que c'était à Gleissner qu'il devait les faibles ressources au moyen desquelles il avait pu faire ses premiers essais ; aussi, de retour à Offenbach, le voyons-nous s'empresser d'y attirer son généreux protecteur.

Mais n'ayant pu obtenir du gouvernement autrichien le privilége qu'il sollicitait pour M. André, persuadé d'ailleurs par la famille Gleissner qu'il était de son intérêt de rompre l'association faite avec ce dernier, à qui la concurrence devait désormais porter un très-notable préjudice, Aloys se rendit à Vienne, dans l'espérance de voir ses droits d'inventeur sanctionnés par l'Autriche. Cet espoir fut déçu.

Thiébaud et George étaient retournés à Munich, pour se mettre à la tête de leur ancien établissement. Aloys, resté à Vienne, ne vit qu'un seul moyen de se tirer de l'embarras où il était réduit ; ce fut de s'associer avec un certain M. Hartl, homme d'état très-influent dans le pays, et de fonder, grâce à cette influence, une imprimerie lithographique spécialement destinée à la reproduction des œuvres musicales. Cette nouvelle entreprise n'eut aucun succès, quoique l'associé de Senefelder eût fait une mise de fonds de près de 20,000 florins.

Aloys songea dès lors à faire tourner son invention au profit du commerce des toiles, et telle était la confiance qu'il inspirait à M. Hartl, que celui-ci consentit encore à seconder ses projets. Une machine à imprimer sur toile de coton fut établie à Pottendorf, et grâce au génie d'Aloys, les résultats obtenus dépassèrent toutes les espérances. Il semblait que le sort du malheureux artiste dût être désormais complétement fixé. Lui-même se livrait à cet égard aux plus douces, mais aux plus décevantes espérances. On lui avait promis la place de directeur de l'imprimerie, un traitement considérable, et le quart des bénéfices. Mais au moment où la fortune qui l'avait si mal servi jusqu'alors paraissait vouloir réparer ses torts envers lui, le système continental, établi par Napoléon, décida les propriétaires de la fabrique de Pottendorf à renoncer au tissage et à l'impression des toiles, et à se livrer exclusivement à la filature du coton, qui leur promettait beaucoup plus d'avantages. Senefelder perdit son emploi, mais son âme était trop fortement trempée pour perdre l'espérance. Un traité fut conclu avec les frères Faber, de Saint-Pœlten, pour l'impression des indiennes, que cette maison fabriquait sur une vaste échelle. Mais à peine ce traité était-il signé, que M. le baron d'Arétin engagea l'artiste (on le voit, assez souvent nomade), à venir s'associer à lui, pour monter une lithographie dans la capitale même de la Bavière. Comment résister au désir de revoir Munich, ce berceau de sa première et plus chère découverte ? Comment surtout ne pas se laisser entraîner par l'idée séduisante de donner de nouveaux développements, une nouvelle vie à l'art qu'il a créé ? Avec le consentement des MM. Faber, il se met donc en route pour aller se fixer quelques mois seulement dans sa patrie adoptive : ce temps expiré, il devra retourner à Vienne pour y établir la machine à imprimer les indiennes.

Arrivé à Munich, Aloys y apprit que ses frères, George et Thiébaud, séduits par l'appât d'un gain assez modique (une pension annuelle de 700 florins), avaient livré tous leurs procédés lithographiques à la direction de l'école gratuite de dessin. Entre les mains de l'habile Mitterer, professeur à cette école,

les enseignements des Senefelder avaient porté leurs fruits. Le dessin au crayon surtout avait fait de si rapides progrès, qu'Aloys devait redouter et redoutait en effet la concurrence d'un artiste aussi distingué que l'était Mitterer (1). Mais vainement voulut-il user de son droit d'inventeur, et revendiquer les prérogatives que semblait lui donner son privilége : le gouvernement bavarois regarda comme légitimement acquis les procédés achetés par l'école, et décida qu'il n'y avait pas lieu de lui défendre d'en faire usage à l'avenir (2).

Aloys s'inclina devant cette décision, et ne songea plus qu'à organiser la nouvelle imprimerie qu'il devait exploiter de concert avec M. d'Arétin. Mais cette fois encore, les deux artistes (car M. d'Arétin méritait ce nom) ne virent dans leurs travaux que l'intérêt de l'art, et nullement celui de leur fortune. Des produits remarquables sortirent de leurs ateliers, attirèrent même l'attention et les faveurs de la famille royale; mais ils ne purent les dédommager des sacrifices qu'ils s'étaient imposés dans l'espoir de mener à bien cette ingrate entreprise ; aussi, au bout de quatre ans, se décidèrent-ils à l'abandonner.

Pendant qu'une grande partie de l'Europe se couvrait d'ateliers lithographiques, Aloys lui-même allait se voir réduit à mendier la faveur d'être admis en qualité de simple ouvrier, chez l'un ou l'autre des nombreux élèves qui lui devaient en partie leur prospérité. Mais le gouvernement bavarois, qui lui avait porté un si notable préjudice en ne faisant pas respecter les priviléges de l'inventeur, comprit enfin qu'il ne devait pas laisser languir dans la misère l'homme dont le génie avait déjà enrichi tant de spéculateurs. En 1810, il nomma Senefelder

---

(1) Les professeurs de l'école de Munich tenaient fréquemment des conférences dans le but d'instituer de nouvelles expériences sur l'art nouveau qu'ils enseignaient. C'est dans une de ces conférences qu'ils changèrent le nom d'*impression chimique* en celui de *lithographie*.

(2) C'est à M. Mitterer qu'on doit l'invention de la presse à moulinet, considérée encore aujourd'hui comme l'une des meilleures. Cette presse a sur la presse à gibet (*Stangen-oder-Galgenpresse*) de Senefelder, l'avantage immense de réunir un mouvement parallèle à une pression plus forte.

inspecteur de la Lithographie, et lui assura jusqu'à sa mort un revenu annuel de 1500 florins (un peu plus de 3000 fr.). Ami toujours fidèle et dévoué, le nouvel inspecteur demanda et obtint pour son ami Gleissner un emploi dans les bureaux du cadastre, emploi auquel était attaché un traitement de 1000 florins (environ 2000 fr.)

Tranquille dès lors sur l'avenir, Aloys voulut se donner une compagne, et bientôt après sa nomination à l'emploi d'inspecteur de la Lithographie, il s'unit à une jeune fille de 16 ans, qui mourut en lui donnant un fils.

Trois ans après, il épousa en secondes noces la nièce du compositeur Winter, jeune femme remplie d'aimables qualités, modèle d'ordre et d'économie, ange créé tout exprès pour guider Aloys, si l'imagination aventureuse, si le cœur ardent et le caractère mobile de cet homme extraordinaire avaient jamais pu se laisser guider, même par un ange. Aussi, malgré tous les efforts de sa compagne pour le retenir auprès d'elle, pour l'empêcher de s'engager dans de nouvelles et hasardeuses entreprises, nous le retrouvons en 1819 à Paris, où il était venu dans l'espoir d'y faire une fortune très-rapide, au moyen d'un carton destiné, selon lui, à remplacer avec beaucoup d'avantages les incommodes et lourdes pierres lithographiques.

Là nous le voyons successivement s'associer avec MM. Treuttel et Wurtz, appeler près de lui ses frères Thiébaud et Clément, s'essayer à l'impression sur carton-pierre, renoncer à ce carton trop fragile, y substituer les plaques de zinc, enfin céder son établissement à M. Knecht, qui, plus habile et plus sage que lui, réussit à donner une excellente direction à sa lithographie, et l'abandonna au bout de quelques années, après s'être amassé une fortune considérable.

En vain Aloys chercha-t-il plus tard à former de nouvelles associations; son caractère mobile inspirait une juste défiance : ses offres furent partout repoussées. Il prit alors le parti de se retirer en Bavière, et de jouir tranquillement des avantages attachés à la sinécure qu'il devait à la générosité du roi Louis. Mais une nature comme la sienne ne pouvait rester inactive :

aussi la peinture devint-elle son occupation favorite, et l'on assure que, sans avoir jamais étudié cet art, il parvint à exécuter quelques tableaux qui à la sûreté de la touche réunissaient le mérite assez rare de l'originalité.

C'est au milieu de ces occupations chéries que la maladie vint le surprendre; peu de temps après il devint complétement aveugle; enfin il s'éteignit à l'âge de soixante-deux ans, le 26 février de l'année 1834, laissant pour unique héritage à sa veuve et à son fils Henri, l'éclat d'un nom désormais immortel.

Outre les pièces dramatiques déja mentionnées, Aloys Senefelder a composé un traité sur la Lithographie, où tous les procédés connus à l'époque où il le publia (1818), sont fidèlement décrits (1). Quant à la théorie de l'art, elle y est à peine ébauchée, ou plutôt à peine entrevue. On y rencontre même souvent des erreurs assez graves, et l'on s'étonne qu'avec des idées aussi fausses, Aloys ait pu arriver à d'aussi brillants résultats. Mais aussi que de tâtonnements, que d'essais, que de temps perdu, avant de parvenir à la solution de quelques-uns des problèmes qui occupaient l'esprit inventif de l'auteur! Il est vrai que la plupart de ces problèmes offraient des difficultés telles que la Science moderne ne les a pas toutes vaincues. On peut même dire que la vraie théorie de la Lithographie est encore à trouver. Espérons que dans notre Académie, où la Science chimique est si dignement représentée, quelque confrère ami de l'art s'occupera un jour de cette étude intéressante, que le défaut de temps et de connaissances spéciales assez étendues ne nous a pas permis de rendre plus complète (2). L'essentiel est que l'énigme

---

(1) L'édition de 1818 était en langue allemande. Celle que la maison Treuttel et Wurtz fit paraître en 1819, n'en est qu'une traduction quelquefois abrégée, exécutée par Aloys et Knecht, son neveu.

(2) Dans le but de me rendre compte à moi-même des procédés employés par un art que je cultive quelquefois avec amour, sinon avec succès, j'ai tenté quelques expériences dont on me permettra, j'espère, de consigner ici les résultats.

Personne n'ignore que la Lithographie, prise dans son sens le plus restreint, consiste à écrire ou à dessiner sur pierre à l'aide d'une encre ou d'un

soit enfin devinée, clairement expliquée, et mise à la portée des nombreux ouvriers employés dans les ateliers lithographiques. Elle le sera, j'en ai la confiance.

---

crayon qui ont pour base essentielle du savon et des matières grasses (huile, graisse ou suif). On sait aussi que, avant de tirer les épreuves, on soumet pendant quelque temps la pierre à l'action des acides nitrique ou chlorhydrique très-affaiblis, et qu'on y étend une légère couche de gomme arabique dissoute dans trois ou quatre fois son poids d'eau. Un jour ou deux, ou même quelques heures après ces opérations, on enlève, à l'aide de l'essence de térébenthine ou de l'alcool, les traits écrits ou dessinés; on lave la pierre à grande eau, et, après l'avoir essuyée avec un linge ou un chiffon de laine, on y passe à plusieurs reprises un rouleau d'imprimeur enduit d'une encre grasse, analogue à celle dont se servent les typographes (*huile de lin brûlée et noir de fumée*). A l'instant même le dessin reparaît; après quelques tours de rouleau, la pierre est en état de fournir des épreuves, dont la beauté dépend, en grande partie, de l'habileté de l'imprimeur.

Que se passe-t-il dans ces diverses opérations? Comment agissent l'encre, le crayon, l'acide, la gomme, l'essence de térébenthine et même l'eau qu'on emploie? Je n'ai pas la prétention, je le répète, de répondre à toutes ces questions de manière à ne laisser aucun doute à résoudre. Je me bornerai à exposer des faits : puis j'en tirerai les conclusions.

Sur une pierre grainée, bien propre, j'ai d'abord tracé quatre dessins.

Le premier n'a été soumis à aucune préparation avant le tirage.

Quelques minutes après avoir été tracé, le second a été lavé soigneusement à l'essence de térébenthine.

Le troisième et le quatrième, également lavés à l'essence, ont été ensuite, l'un gommé, l'autre acidulé avec l'acide nitrique très-étendu.

Après avoir mouillé la pierre, j'ai fait procéder au tirage. Le premier dessin, qui n'avait été ni gommé ni acidulé, m'a donné une épreuve évidemment lourde et pâteuse.

Les traits du deuxième, quoique enlevés à l'essence, avaient reparu à l'encrage; l'épreuve en est très-foncée en couleur.

Le troisième, lavé d'abord à l'essence, puis gommé, ne m'a donné qu'une épreuve assez faible.

Enfin, celle du quatrième (d'abord lavé puis acidulé,) a été plus faible encore.

De ces expériences je conclus :

1.° Qu'on peut obtenir des épreuves d'un dessin immédiatement après l'avoir tracé, et sans l'aide d'aucune autre préparation;

2.° Qu'une fois déposé sur la pierre, le crayon agit sur elle, puisque les traits enlevés d'abord avec l'essence de térébenthine reparaissent au tirage;

3.° Que la gomme et l'acide nitrique étendus ont la propriété d'empêcher les traits effacés avec l'essence, de reparaître aussi vifs à l'encrage.

Si l'acide est assez fort, les traits disparaissent même complétement.

5.e Expérience. J'ai fait une teinte égale avec le crayon lithographique,

Aloys Senefelder a publié, de concert avec M. d'Arétin, un livre de prières, dont les marges sont enrichies des beaux des-

---

et j'ai passé de l'acide nitrique affaibli sur la moitié de ce ton seulement. Immédiatement après, j'ai enlevé l'autre moitié à l'essence de térébenthine, puis j'ai fait encrer et tirer.

La partie lavée à l'essence a reparu au tirage; elle avait même une teinte plus foncée que la partie acidulée.

D'où je conclus encore que, par lui-même, et sans l'aide d'aucun agent chimique à lui étranger, le crayon exerce sur la pierre une action énergique.

6.e Expérience. Des dessins tracés directement sur la pierre avec du savon blanc ou avec un acide gras (acide oléique), avec la matière grasse qui enduit naturellement les cheveux, ont très-bien pris l'encre d'impression, et immédiatement fourni des épreuves au tirage.

7.e Expérience. Au lieu d'aciduler et de gommer la pierre sur laquelle j'avais tracé mes dessins, je l'ai simplement recouverte d'une dissolution d'hydrochlorate de chaux. La pierre ne s'est point salie, et j'ai obtenu de bonnes épreuves.

8.e Expérience. J'ai acidulé une portion de la pierre; l'autre a été laissée sans préparation. A l'encrage, la partie acidulée est restée blanche; l'autre partie est devenue toute noire.

9.e Expérience. J'ai répété la même expérience avec la gomme, et j'ai obtenu les résultats donnés par l'acidulation.

De tous ces faits il résulte, ce me semble, que

1.° Le crayon et l'encre lithographiques agissent au moyen des acides gras qu'ils renferment. Ces acides forment avec la pierre des oléates, stéarates ou margarates de chaux insolubles, de vrais savons calcaires.

2.° Pour que le crayon et l'encre lithographiques produisent leur effet, il ne paraît pas nécessaire, quoi qu'en ait dit un lithographe célèbre (Engelmann), qu'ils soient décomposés par les acides nitrique ou chlorhydrique.

3.° Les acides nitrique ou hydrochlorique dont on se sert pour préparer la pierre avant le tirage, ont pour but principal de former avec elle un sel soluble (nitrate, hydrochlorate de chaux) qui repousse les corps gras, et qui s'oppose à ce que l'encre d'impression prenne ailleurs que sur les endroits dessinés.

4.° Les gommes arabique ou du Sénégal peuvent remplacer les acides, en ce qu'elles forment par elles-mêmes une couche très-adhérente à la pierre, et susceptible de repousser le vernis d'impression partout où elle existe. Nous ne pensons pas qu'il soit exact de dire que la gomme décompose l'encre et le crayon lithographiques.

5.° Bien qu'elles n'exercent aucune action chimique sur l'encre ou le crayon qu'on emploie pour lithographier, ces gommes paraissent néanmoins remplir un rôle très-important, en ce qu'elles limitent, pour ainsi dire, l'action des substances grasses déposées sur la pierre, en ce qu'elles empê-

sins d'Albert Durer, imprimés en couleur : enfin la 1.re livraison d'un spécimen de tous les genres de dessins que la Lithographie peut reproduire. Faute d'encouragement de la part du public, le reste de l'ouvrage est demeuré inédit.

Tel fut l'homme éminent à qui nous devons les bienfaits de la Lithographie. A un esprit des plus distingués, il joignait un cœur excellent, des mœurs très-pures, une probité à toute épreuve, et comme il nous l'apprend lui-même, ce désir de l'indépendance qui sied si bien au génie, qui en révèle toute la puissance. A côté de tant de qualités dignes d'estime, nous trouvons un caractère des plus persévérants dès qu'il s'agit d'inventer un procédé nouveau, des plus mobiles quand il faut le mettre à exécution, des plus maladroits quand il est question de l'exploiter. L'attrait de la nouveauté l'emporte, le désir de perfectionner l'égare, l'envie de réussir le perd et compromet le sort de ses amis. C'est que (et ceci est encore à la louange d'Aloys) c'est qu'il est *artiste* avant tout, et non pas un spéculateur à l'esprit mercantile ; c'est que, dans son utile invention, il n'a guère vu que le côté artistique, et très-peu le côté indus-

---

chent les traits de s'élargir, effet qui, sans elles, tendrait à se produire, surtout pendant l'été.

6.° On peut expliquer de la même manière l'action de l'eau pure dont on se sert pour mouiller la pierre avant l'encrage, ou dans laquelle on plonge ordinairement celle-ci pour soustraire le dessin à l'influence nuisible d'une trop forte chaleur.

7.° Quant à l'essence de térébenthine, son action se borne à enlever la partie de l'encre ou du crayon non combinée avec la pierre, et à débarrasser celle-ci de toutes les substances graisseuses (pellicules des cheveux, matière grasse des doigts, etc.), qui, n'ayant pas eu le temps de s'acidifier, et, par suite, de se combiner avec elle, ont pu cependant en salir la surface.

En formulant ces conclusions, je me plais à reconnaître que j'ai puisé la plupart de mes idées sur la théorie de l'art lithographique, dans les conversations que j'ai eues, à ce sujet, avec mon honorable collègue, M. Boisgiraud, doyen de la Faculté des Sciences de Toulouse. Il y a plus de douze ans déjà que cet habile chimiste a professé, dans ses cours publics, la théorie qui vient d'être exposée. Mes expériences n'ont donc fait que la confirmer. Bien des questions, toutefois, resteraient à examiner; bien des difficultés sont encore à résoudre. Celui qui en donnerait la solution, rendrait un vrai service à la Lithographie.

triel. D'autres ont recueilli ce qu'il avait semé. Cependant, plus heureux que beaucoup d'hommes de génie qui s'éteignirent dans la misère et dans l'obscurité, Aloys eut la douce satisfaction de voir son œuvre se répandre avec une rapidité sans exemple sur presque tous les points du monde civilisé. La plupart des souverains de l'Europe lui envoyèrent des distinctions flatteuses. Non content de l'avoir comblé de faveurs pendant sa vie, inspiré par cette délicatesse de sentiment qui rehausse l'éclat du trône, le roi Louis lui a érigé, après sa mort, un mausolée dont la pierre lithographique a fait à peu près tous les frais; enfin il a conçu et mis à exécution la généreuse pensée d'éterniser la mémoire de l'artiste poète, en plaçant sa statue dans ce magnifique temple de la Walhalla, où le noble monarque a donné rendez-vous à toutes les gloires passées ou futures de l'antique Germanie.

Pourquoi, Messieurs, pourquoi ne puis-je vous dire que notre France aussi s'est montrée hospitalière et reconnaissante envers l'homme de génie qui a doté le monde d'un art si utile et si fécond en résultats. Vous n'ignorez pas que la Lithographie rend chaque jour les services les plus importants au commerce, à l'industrie, aux beaux-arts; vous savez qu'elle a puissamment secondé l'essor vraiment prodigieux que les sciences naturelles ont pris depuis le commencement du siècle où nous vivons; vous savez qu'elle a enrichi déjà plus d'un chef d'atelier, qu'elle procure le pain de chaque jour à plus de 20,000 ouvriers français. Mais ce que vous ne savez pas peut-être, c'est que dans une de ces expositions où elle fait appel à tous les talents, à toutes les industries utiles, la France, ordinairement si généreuse, a décerné une simple médaille d'argent à l'inventeur de la Lithographie, tandis qu'elle accordait une médaille d'or à des industriels (1), qui avaient fait l'application des procédés de Senefelder à l'impression des toiles peintes. Ce que vous ne savez pas peut-être, c'est que les petits-fils de l'artiste ingénieux

(1) Les frères Haussmann, de Colmar.

dont je viens de retracer l'histoire, languissent aujourd'hui dans la misère la plus profonde, dans le dénuement le plus absolu : c'est que leur mère s'inquiète du présent, tremble pour l'avenir, et implore à genoux votre pitié pour les enfants qu'elle a fait naître. Voilà ce que vous ne saviez peut-être pas, et ce que j'ai voulu vous apprendre, tout en payant à l'inventeur de la Lithographie mon tribut d'admiration et de reconnaissance : tout en m'acquittant d'un devoir que vos sympathies m'ont rendu facile, et que mon cœur a trouvé bien doux à remplir : car il a senti qu'une bonne pensée comme une bonne action, porte avec elle sa récompense.

Nota. Une souscription en faveur des enfants Senefelder vient de s'ouvrir en Allemagne et en France. MM. Simon fils, à Strasbourg, et A. Delor, à Toulouse, se sont chargés de recueillir les offrandes destinées à procurer aux petits-fils de l'inventeur de la Lithographie, une éducation digne du nom que leur aïeul leur a laissé.

Bien que les règlements de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse s'opposent à ce que le tirage à part des travaux qui lui ont été communiqués dépasse le nombre de cinquante exemplaires, sur la demande que j'en ai faite à cette Compagnie savante, il a été décidé que la *Notice* qu'on vient de lire pourrait être imprimée à un nombre illimité d'exemplaires. Cette *Notice* sera distribuée aux souscripteurs, en même temps qu'un très-beau portrait d'Aloys Senefelder, lithographié par Hanfstængel.

N. J.

TOULOUSE, IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE.